

Le Canada et la Première Guerre mondiale— 1914

Mot d'introduction du Rédacteur, Mike Braham

Nous vous présentons, dans ce numéro, le premier de quatre suppléments du Flambeau que nous comptons publier au cours des quatre prochaines années afin de commémorer le centenaire de la Première Guerre mondiale. Chacun de ces suppléments sera plus spécifiquement consacré à l'année correspondante de la Grande Guerre. Afin de camper le décor, la première livraison donne un aperçu général du contenu du secteur de la Deuxième Galerie du Musée canadien de la guerre consacré à la Première Guerre mondiale. Elle décrit également à grands traits la première campagne de mobilisation du Canada, avec un examen spécifique de Sam Hughes. Enfin, ce supplément décrit en détail la composition de la Force expéditionnaire. Certes, compte tenu de l'espace disponible, nous avons dû nous contenter d'effleurer la surface des événements

et d'esquisser le portrait de ceux qui ont joué un rôle essentiel dans la contribution magnifique du Canada à cette « guerre destinée à mettre fin à toutes les guerres ».

Il est poignant de souligner que nous devons la quasi-totalité de ce supplément à la plume de Howard Mansfield, décédé à peine sa tâche achevée. Nous y verrons par conséquent un hommage à la mémoire de l'un parmi les plus dévoués de nos Amis.

J'espère que nous recevrons de nombreux échos à ce supplément de la part de nos lecteurs, et qu'ils nous feront part des sujets qu'ils souhaitent nous voir aborder dans les trois prochaines livraisons. Il va de soi que les contributions écrites seront acceptées avec gratitude.

La Première Guerre mondiale au Musée canadien de la guerre

C'est la Grande Guerre qui occupe une place de choix dans la Galerie 2 du MCG, avec comme thèmes principaux le Corps canadien et le front occidental.

Depuis l'ours en peluche, mal en point et poignant, offert par sa fille âgée de 10 ans à un officier médecin canadien tué à Passchendaele, jusqu'aux pièces d'artillerie prises aux Allemands, la galerie illustre la dynamique et la dure réalité de la guerre, en s'appuyant sur des documents d'archives, des films, des vidéos et des enregistrements sonores, en même temps qu'elle expose les objets qui accompagnaient la guerre au quotidien. Bien entendu, tous les enregistrements vidéo, sonores et cinématographiques sont accompagnés de narrations bilingues.



Dans une vidéo d'une durée de trois minutes intitulée *The Road to War* (En route vers la guerre), on suit les recrues depuis la conscription jusqu'à l'embarquement pour l'Europe, et les visiteurs peuvent rechercher le nom de n'importe quel soldat ayant

participé à la Première Guerre mondiale. Par ailleurs, une vidéo interactive explique comment la guerre a commencé et la manière dont les Canadiens y ont fait face.

À l'entrée, le visiteur est accueilli par une photo plus grande que nature de Sam Hughes, avec à proximité un soldat, grandeur nature, du Premier contingent du Corps Canadien, équipé du fusil Ross, tellement décrié. Une armoire murale attend les amateurs d'armes, avec plusieurs fusils de guerre, dont le Ross, un Lee Enfield à chargeur court et une mitrailleuse Vickers avec sa bande de munitions.

Un obus d'artillerie de 18 livres fait face à l'exposition d'un appareillage antigaz : la cagoule, la boîte avec le respirateur et la crécelle d'alarme, mais aussi une paire de jumelles braquée sur la simulation vidéo d'une attaque au gaz. Également en exposition, le pistolet de John McCrae, qui a été le témoin de la première utilisation du gaz moutarde, au cours de la deuxième bataille d'Ypres.

La Première Guerre mondiale au Musée canadien de la guerre (suite)

Un diorama à échelle réduite équipé de boutons-poussoirs fait apparaître le réseau de tranchées de première ligne, les abris, les postes des mitrailleurs et des tireurs embusqués, et ceux de l'appui médical. Mais lorsqu'on écarte l'ouverture camouflée de la reproduction en vraie grandeur d'une tranchée de première ligne, avec poutrelles de soutien et sacs de sable protecteurs, c'est tout le quotidien du front occidental qui vous saute aux yeux. Un fusilier garde le rempart avec son Lewis à portée de main tandis qu'un autre récupère, recroquevillé sur lui-même dans un coin sombre et bourbeux du poste de combat. Et tandis que l'on entend rouler les canons dans le lointain, le visiteur peut suivre, grâce à un périscope vidéo, une action se déroulant dans le No man's land dévasté.



Le fusil Ross, Mk. II

À la sortie de la tranchée, une armoire livre son contenu d'armes de combat rapproché : baïonnettes, masques de tranchée, grenades Mills, grenades à manche et poignards, tant allemands que canadiens, de même qu'un fusil spécial Ross pour franc-tireur. Et, à côté, une mitrailleuse de 8.8 mm prise aux Allemands, avec ses munitions.

Une vidéo sinistre d'une durée de trois minutes montre le déroulement de l'attaque du Premier régiment de Terre-Neuve (les Blue Puttees) à Beaumont-Hamel le 1^{er} juillet 1916, au cours de laquelle l'unité fut décimée. À la fin de la journée suivante, sur les 801 hommes du régiment, 324 avaient été tués ou portés disparus et 386 avaient été blessés.

Les visiteurs peuvent également prendre place sur des bancs, face à un grand écran de cinéma, et suivre des films décrivant la bataille de la crête de Vimy, avec, suspendue au-dessus, une maquette grandeur nature du biplan Nieuport 17 qui avait accompli des missions de reconnaissance avant l'affrontement. Parmi les armes lourdes exposées à proximité, on remarque un obusier de 8 pouces, capable de lancer un projectile de 90 kilos à une distance de 11 kilomètres, et un canon allemand de 77 mm au museau déchiqueté, capturé par les Canadiens sur la crête de Vimy.

On peut ensuite, en avançant prudemment sur le caillebotis recouvrant la boue du champ de bataille de Passchendaele, découvrir le cadavre encore non enterré d'un soldat en uniforme canadien gisant face contre terre, dont seuls le casque et le fusil émergent de la boue, tandis que le sol alentour est parsemé d'armes brisées dans un décor de cauchemar.

Une autre vidéo de trois minutes intitulée « Les Chevaliers du ciel » illustre le rôle de premier plan joué par des Canadiens dans la guerre aérienne, qu'il s'agisse des pilotes, des observateurs, des mécaniciens ou des instructeurs de vol. On y voit la combinaison qui protégeait les aviateurs contre le froid in-

tense, depuis les bottes cuissardes jusqu'au casque de cuir souple, protection essentielle dans des avions ouverts à tous les vents. Parmi les nombreux artefacts de la guerre aérienne, figure le vrai fuselage du Sopwith Snipe de Billy Barker, V.C., retrouvé après la guerre, ainsi que le nez et l'hélice du Nieuport 17 de Billy Bishop, V.C., accompagnés des distinctions et des médailles décernées à ces deux pilotes émérites.



Billy Bishop

Des casiers d'exposition ainsi que des vidéos (avec casque d'écoute) expliquent les effets délétères de la guerre sur les soldats ainsi que leur prise en charge médicale par les sœurs-infirmières (les Bluebirds) et par le personnel soignant.

Les « 100 derniers jours » de la Grande Guerre du Canada sont décrits dans des vidéos et dans des vitrines, où l'on peut voir le couvre-chef d'apparat du caporal Francis Pegahmagabow, le soldat canadien membre d'une Première nation le plus décoré de l'histoire militaire, mais aussi le tireur d'élite le plus implacable de toute la guerre.

Francis Pegahmagabow



L'exposition est parachevée par une photographie de la pierre tombale du soldat George Price, du 28^e Bataillon, tué à 11 heures du matin le 11 novembre 1918 : le dernier homme à tomber au combat pendant la Grande Guerre.

Honores ad Memoriam.



Le Canada se prépare pour la Première Guerre mondiale



Lorsque, le 4 août 1914, la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne, le Dominion du Canada se trouve automatiquement en guerre, et le Cabinet du premier ministre, Sir Robert Borden, autorise immédiatement la création d'une division d'infanterie de 25 000 hommes, tout en ordonnant au ministre de la Milice et de la Défense, le colonel Sam Hughes, député, de recruter et d'entraîner une armée spécifiquement canadienne destinée au service à l'étranger : cette armée portera le nom de Force expéditionnaire canadienne(FEC) .

Hughes jeta à la corbeille les plans de mobilisation existants et s'adressa directement aux commandants des unités de milice pour qu'ils fournissent des listes de volontaires âgés de 18 à 45 ans répondant aux normes physiques prescrites. La solde de ces volontaires fut fixée à 1,10 \$ par jour, et les hommes mariés devaient obtenir le consentement de leur femme pour pouvoir s'engager.

Le chantier de construction d'un casernement fut entrepris à Valcartier, sur la rivière Jacques-Cartier, à 16 milles au nord-ouest de la ville de Québec, et, le 18 août, l'on vit arriver les premiers volontaires. Contre toute attente, en moins d'un mois le camp de Valcartier atteignit sa capacité d'accueil maximum de 32 000 hommes et fut transformé en un établissement militaire organisé. Des champs de tir furent mis en place et les



exercices commencèrent, au moyen des fusils Ross, sur 1 500 cibles. Dès le 19 septembre, la quasi-totalité des fantassins avaient tiré leur nombre prescrit de munitions. Cependant, les autres aspects de l'entraînement devaient demeurer rudimentaires.

Au bout de deux mois, le Premier contingent était déjà en route pour l'Angleterre. Une trentaine de paquebots, après s'être donné rendez-vous avec des navires de guerre britanniques dans la baie de Gaspé, entreprirent leur traversée le 3 octobre, bientôt rejoints par un autre paquebot transportant des soldats en provenance de Terre-Neuve ainsi que par plusieurs autres bâtiments navals. La flotte fit son entrée dans le détroit de Plymouth le 14 octobre – il s'agissait du premier contingent important provenant des Dominions. Les hommes furent acheminés jusqu'au camp de tentes Bustard situé dans la plaine détrempée de Salisbury, où l'on compta 89 jours de pluie sur les 123 que dura le séjour, transformant le camp en un véritable borborygme.



La réponse du Canada par Norman Wilkinson

Sam Hughes



Sam Hughes, ministre canadien de la Milice et de la Défense d'octobre 1911 à novembre 1916, a été le principal conseiller militaire du gouvernement en même temps que la cheville ouvrière de la première phase de l'effort de guerre du Canada. À la fois énergique et controversé, il sut obtenir d'importantes augmentations de budget, améliora l'efficacité et les effectifs de la milice d'avant-guerre, développa le Corps de cadets et fit construire de nouveaux champs de tir, des armureries et des salles d'exercice (au nombre de 59 dès 1915), se méritant

le surnom de « Drill Hall Sam ».

Hughes avait servi durant la guerre d'Afrique du Sud en 1899-1890 en qualité d'officier des approvisionnements et du transport, puis du renseignement. Quoique s'étant bien acquitté de ses tâches dans ces deux fonctions, il fut limogé pour indiscipline et renvoyé au Canada. Par la suite, il tenta, mais sans succès, de monter une campagne en vue de se voir décerner la Croix de Victoria pour ses faits de guerre.

Arrogant et entêté, Hughes était médiocre organisateur et enclin au clientélisme, au népotisme et au

Sam Hughes (suite)

favoritisme dans l'attribution des promotions militaires et des contrats de fabrication de munitions. Des scandales éclatèrent à propos de l'achat de médicaments, d'avions et d'autre matériel. Il insistait pour que l'on utilise les équipements fabriqués au Canada, lesquels, bien souvent, ne correspondaient pas aux besoins du front occidental. Il fit breveter la pelle MacAdam, munie d'un orifice et qu'un tireur pouvait, en théorie, utiliser comme bouclier. La pelle MacAdam ne fut jamais utilisée sur le front, bien que le gouvernement en ait acheté par milliers.

Hughes et la pelle MacAdam



Il équipa l'armée de terre du fusil Ross et accorda à son fabricant canadien, Charles Ross, une subvention de 18 millions de dollars. Le fusil Ross, dont les qualités de précision étaient remarquables, avait tendance à s'enrayer lorsqu'il était exposé à la poussière

et à la boue du champ de bataille. Le fusil fut retiré du service et les soldats canadiens rééquipés avec un fusil de fabrication britannique, le Lee-Enfield à chargeur court.

Colonel à plein titre en 1902 et nommé Chevalier commandant de l'Ordre du bain en 1915, il fut promu général de division la même année avant d'être fait, en 1916, lieutenant-général honoraire de l'Armée de terre britannique. Il ne cessait de confondre ses fonctions de responsable supérieur de la milice et celles de ministre de la Couronne, reléguant toujours cette dernière à la seconde place. Ses tentatives pour mettre sur pied et diriger une structure canadienne de commandement militaire à l'étranger furent un désastre, si bien que le premier ministre créa un poste de ministre d'Outre-mer relevant directement du Cabinet. Afin d'empêcher Sam Hughes de prendre le commandement, on désigna le général de division E.A.H. Alderson, officier de l'Armée de terre britannique, à la tête de toutes les troupes canadiennes présentes en Angleterre.

La composition du Corps expéditionnaire canadien

La FEC comprenait plusieurs formations de combat, dont la plus importante était le Corps canadien, composé de quatre divisions. Une fois son entraînement terminé dans la plaine de Salisbury, le Premier contingent prit le titre de 1^{re} Division canadienne. La 2^e Division fut mobilisée et transférée en Angleterre en mai et juin 1915. À leur arrivée en France à la mi-septembre, les deux divisions constituèrent le Corps canadien. Quant à la 3^e Division, elle fut constituée en décembre 1915 à partir d'unités déjà en place à l'étranger, et la 4^e Division se transféra en France en août 1916.

La FEC en vint à comprendre 260 bataillons d'infanterie, deux bataillons d'infanterie portant leur propre appellation (Le Régiment royal canadien et l'Infanterie légère canadienne de la princesse Patricia), 13 régiments de fusiliers montés, 13 bataillons de troupes du train, 5 bataillons de pionniers, ainsi que de nombreuses unités auxiliaires, parmi lesquelles des batteries d'artillerie de campagne et d'artillerie lourde, des unités d'ambulances, de soins médicaux, de soins dentaires, de travaux forestiers, de main-d'œuvre, de construction de tunnels, de cyclistes et de services. La FEC comptait

également une réserve importante ainsi qu'une organisation d'entraînement en Angleterre et un service de recrutement au Canada. Au cours de son existence, la FEC totalisa 619 646 soldats engagés, y compris les infirmières et les chapelains.



Le 3 août 1914, un riche officier de milice de Montréal, le capitaine Andrew Hamilton Gault, offrit de lever et de financer une unité destinée au service à l'étranger en cas de guerre. Le lendemain, la guerre était déclarée et le capitaine Gault vit son offre acceptée, recevant l'autorisation de lever un bataillon d'infanterie. Le lieutenant-colonel Farquhar, secrétaire militaire du gouverneur général, fut nommé officier commandant et le bataillon fut baptisé en honneur de la fille du gouverneur général, devenant à cette occasion le Bataillon d'infanterie légère canadienne de la princesse Patricia (PPCLI). Bien que ne faisant pas, alors, partie de la FEC, il s'agissait de la première unité d'infanterie canadienne postée sur le théâtre d'opérations à son arrivée en France, en décembre 1914.

La composition du Corps expéditionnaire canadien (suite)

En septembre 1914, un entrepreneur canadien-français en produits pharmaceutiques, Arthur Mignault, offrit au gouvernement canadien la somme de 50 000 \$ pour financer la formation d'un régiment canadien exclusivement francophone, et, le 14 octobre 1914, le 22^e Bataillon vit le jour. Mignault prit part à la campagne de recrutement et les rangs du bataillon furent remplis en moins d'un mois. Le 22^e fut expédié en France en tant qu'élément de la 5^e Brigade canadienne et de la 2^e Division canadienne en septembre 1915, prenant part avec distinction jusqu'à la fin de la guerre à toutes les actions importantes où étaient engagés les Canadiens.



En mars 1918, Brutinel occupa les fonctions d'officier des unités de mitrailleuses du Corps canadien.

La Brigade était initialement équipée de 8 véhicules blindés sur lesquels étaient montées 2 mitrailleuses Colt modèle 1914 (ultérieurement remplacée par la mitrailleuse standard britannique de marque Vickers) fabriquées par la compagnie Autocar, qui fournit également 6 véhicules de soutien non blindés, quatre « roadsters » pour les officiers de la Brigade ainsi qu'une ambulance. En 1918, la force de Brutinel se composait de la 1^{re} et de la 2^e Brigades canadiennes mitrailleuses motorisées (comprenant chacune 5x8 batteries de tir), du Bataillon de cyclistes canadien, d'une section de mortiers de tranchées de calibre moyen montés sur camion (avec adjonction programmée de soutien TSF et médical). On obtenait ainsi un total de 80 mitrailleuses et d'environ 300 fantassins-cyclistes.



La Brigade canadienne de cavalerie fut levée en décembre 1914, sous le commandement du général de brigade Jack Seely. Elle était initialement composée des Dragons royaux canadiens, de la Batterie d'artillerie hippomobile royale canadienne Lord Strathcona et d'un régiment britannique, qui fut remplacé en septembre 1915 par l'Unité hippomobile de Fort Garry, constituant ainsi une brigade entièrement canadienne.



La Brigade, une fois débarquée en France en mai 1915, participa à la bataille de Festubert en tant qu'infanterie de tranchées. Pendant toute la guerre, elle opéra comme infanterie et cavalerie avec, comme action la plus mémorable, celle du 30 mars 1918 où l'on vit la Brigade tout entière lancer une charge classique de cavalerie au Bois Moreuil, perdant environ 300 hommes et 800 chevaux.



“Autocar” blindé

La Brigade d'automitrailleuses canadienne constitua une entité distincte de la FEC, composée de plusieurs bataillons de mitrailleuses motorisés et 19 compagnies de mitrailleuses. C'est le général de brigade Raymond Brutinel, CB CMG DSO, pionnier de la guerre mécanisée, qui mit sur pied et commanda la Brigade, laquelle contribua de façon importante à arrêter l'offensive allemande de grande envergure du mois de mars 1918. D'octobre 1916 jusqu'à



La Croix de Victoria



La Croix de Victoria (VC), instituée en 1856 par la Reine Victoria, est la principale décoration militaire pour bravoure du Commonwealth. Décernée pour les actes de courage les plus insignes face à l'ennemi, elle a même servi, dans de rares cas, à marquer des actes de courage dans d'autres circonstances.

Depuis son instauration au cours de la guerre de Crimée, la VC a été accordée à 1358 reprises. Selon les diverses sources citées et le choix de critères appliqués, entre 94 et 100 Croix de Victoria ont été remises à des Canadiens ou à des personnes servant au sein des Forces canadiennes.

Une version spécifiquement canadienne de la médaille a été introduite en 1993, mais elle n'a encore été décernée à personne.

Mot de conclusion

Le Canada répondit sans tarder à l'appel aux armes lancé en août 1914, si bien qu'en un laps de temps remarquablement court, des milliers de jeunes Canadiens se retrouvèrent à bord de navires faisant partie de la grande armada qui cinglait vers « là-bas », convaincus qu'ils reviendraient victorieux, d'ici Noël.

Leur déconvenue fut, hélas, bien cruelle lorsqu'ils eurent à affronter la réalité de la guerre moderne et l'horreur des tranchées. Cependant, au cours des quatre années qui suivirent, les hommes du Corps canadien devinrent les

Dans un document de recherche intitulé "Chronicles of courage" que l'on peut consulter sur le site de l'AMCG, l'auteur cite 100 récipiendaires canadiens, en retenant comme critère pour l'appellation de "canadien", employée comme adjectif, celui de la naissance au Canada, le fait d'y avoir vécu et d'y être décédé, celui d'avoir reçu la VC en cours de service dans les Forces canadiennes, et, enfin, de s'être vu décerner la VC pendant une période de service en territoire canadien (un cas seulement).

L'auteur de l'étude a identifié, en fonction de ces critères, 73 récipiendaires de la médaille durant la Première guerre mondiale. Aucun membre de la Force expéditionnaire canadienne ne devait la recevoir durant la période couverte par ce premier supplément.

Les suppléments à venir rappelleront les Croix de Victoria canadiennes remises au cours de la période traitée.

troupes de choc de l'Armée britannique, se méritant la réputation de meilleurs soldats de tout le front allié.

Dans les suppléments à suivre, nous examinerons successivement chacune des années de la guerre à travers le prisme de l'expérience canadienne, et nous en mettrons en relief certains des moments et des réalisations les plus mémorables.



26ième battalion FEC